Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 12

Artikel: L'Histoire et le cinéma, fiancés défaits
Autor: Gallaz, Christophe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932623

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

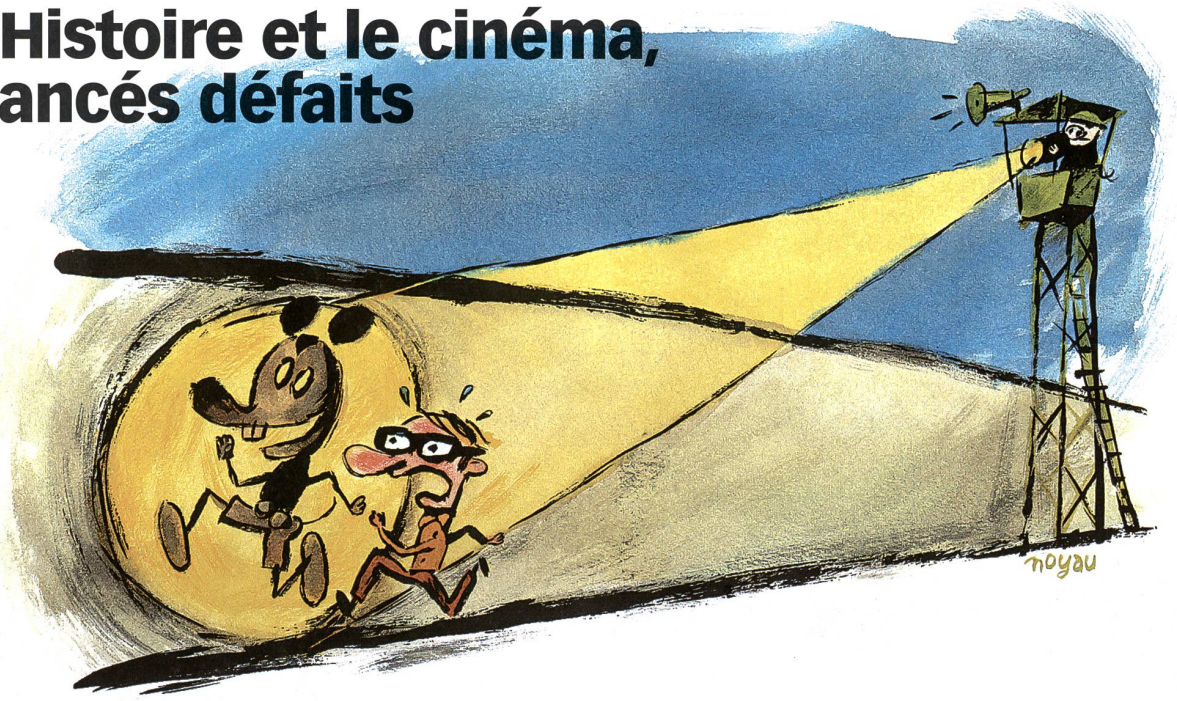
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Histoire et le cinéma, fiancés défaits



Par Christophe Gallaz

Longtemps, le cinéma n'a cessé d'être aux prises avec l'Histoire et de vouloir en rendre compte. Et depuis que nous connaissons le cinéma, nous n'avons cessé de percevoir l'Histoire selon la manière dont nous le pratiquons. S'éclairant mutuellement et nous donnant à les visiter l'un par l'autre, ces fiancés formaient ce qu'on pouvait nommer, rare occasion, un beau couple.

Prenez l'une des périodes les plus remarquables du siècle qui vient de s'achever, quand le bloc de l'Est se déficela comme tel. Le spectacle avait construit sa cohérence au gré de plans-séquences propres à fixer dans notre mémoire quelques apparitions forcément promises au mythe, comme celles du Tchèque Alexandre Dubcek, du Soviétique Mikhaïl Gorbatchev ou du Polonais Lech Walesa. Puis il parut se fragmenter en phases accélérées, jusqu'à produire notre étourdissement de spectateurs, quand l'effondrement des partis communistes nationaux se fit contagieux en 1988 et 1989.

Un montage subtil parut ensuite à nos yeux qui purent s'emplir de *zooms* arrière, au gré desquels nous mesurâmes la dissolution de l'Union soviétique en tant qu'événement géopolitique de grande ampleur, puis de *zooms* avant nous donnant à discerner le destin de quelque citoyen de base entre Rostow et Budapest, et finalement de différés nous rappelant que toutes les prémisses se produisant alors dans ces régions, qu'il s'agît des balbutiements démocratiques ou du désir consommateur, étaient advenues bien auparavant dans nos propres pays.

Il faut dire que jusqu'à la chute du Mur de Berlin, l'Histoire récente s'était brillamment offerte à la narration. Pendant des décennies, l'Occident s'est contraint à rêver le verso d'une palissade infranchissable, pour le peupler de créatures imaginaires et jouir de ce peuplement. Et pendant des décennies, l'Est aussi s'y était contraint, rêvant dans l'autre sens un royaume peuplé de créatures imaginaires et jouissant de ce peuplement.

A l'instar des distances géographiques qui séparaient jadis irréductiblement les peuples, le Mur avait offert à chacun, durant vingt-huit ans, cet inestimable cadeau: un Ailleurs. Or aujourd'hui, en matière d'Histoire comme en matière de cinéma, l'affaire est plus complexe. Celle-là comme celui-ci sont devenus volatils sous les règnes ambiants de l'argent instantanément gagné comme instantanément perdu dans les enceintes boursières, de la vitesse généralisée, du bien-être consommateur et des médias qui muent les événements en un flux privé de tout repère.

A l'empire de la Différence instituée de manière exemplaire par le Mur de Berlin succède donc aujourd'hui celui du Même, au sein duquel nous ne distinguons presque plus rien, ni les iniquités, ni l'arbitraire, ni le tourment de nos congénères proches ou lointains: tout cela s'est mis à dériver dans l'invisible et dans l'ignoré.

Pour chacun, des citoyens aux cinéastes, il est plus difficile d'établir la géographie de ses indignations, de ses apaisements, de ses douleurs et de ses solidarités réelles. Dans la vie quotidienne et dans la cité, comme dans le septième art, l'élaboration d'une attitude et d'une conscience politiques devient rarissime et peut-être impossible – à moins de se caricaturer soi-même en s'adonnant à l'humanitaire patenté, par exemple, de la même façon que Ken Loach, en cinéma, se caricature de film en film sur les registres du cinéma breveté de proximité banlieusarde.

Comment réinventer en effet, dans un monde aussi dépouillé de paysages et de réalités marquants, quelque chose de net à voir et de net à penser? Comment réinventer des murs sans vopos, des armées sans tueurs, des Est sans milices et des Ouest sans mirages?

Pas de réponse. Du désarroi. De la panique, même, puisque le cinéma, comme l'Histoire, se retrouvent aujourd'hui catapultés dans un ordre publicitaire ponctué des mêmes narcissismes, des mêmes «effets d'annonce» et des mêmes sondages d'audience, placés sous le signe de la même angoisse et de la même fébrilité. En tant qu'artifice et que faux-semblant, la courbe de popularité de Lionel Jospin ne ressemble-t-elle pas à celle des entrées pour le premier film hollywoodien venu – la première n'ayant pas davantage à voir avec la politique que le second ne relève de l'art?

Qu'est-ce qui reste? Almodovar, sur un registre baroque dont ses sectateurs assurent qu'il atteste une authenticité farouche? Le cinéma du *tiers monde*, comme on n'ose plus le nommer, où l'Histoire palpite encore pour n'avoir pas été laminée dans les spirales de la mondialisation? Les frères Dardenne, comme accidents du processus? Ou Godard, comme inlassable veilleur? Sans doute. De quoi, disons, ne pas fermer les yeux tout à fait. ■